

# JOURNAL DE GUERRE

dont l'original a été écrit par Robert Millefert, en 1915-1916, sur un petit carnet qu'il avait toujours dans sa poche. Une balle a d'ailleurs fait ricochet sur l'encrier qui fut cassé dans sa poche mais qui sauva la vie à ce soldat !

**Robert Millefert** est né en 1895, à Saponcourt (Haute-Saône), dans une grande famille : sa mère Florentine a eu 14 enfants nés entre 1887 et 1908. Deux sont morts en bas âge (avant deux mois). Il restait 6 garçons et 6 filles. Leur père Ernest était décédé avant la première guerre mondiale, laissant à sa veuve, une ferme acquise récemment ainsi que des dettes. Les six garçons ont fait cette guerre : Louis est mort au champ d'honneur, le 1er mai 1916, en Alsace ; Marc est mort le 17 mars 1925 des suites de la guerre. Robert est mort en 1981 à 86 ans après avoir été longtemps président des anciens combattants.

## Transcription

Marche, manœuvres ... pendant deux jours : c'était fatigant mais à la fois curieux et intéressant. Le premier jour, nous avons fait 35 kilomètres dont moitié à travers champs et bois. On m'avait confié un rôle de chef de patrouille et j'avais à mon service quatre soldats choisis parmi les élèves caporaux. Nous allions fouiller les fermes des environs. Mais on s'intéressait davantage à savoir s'il y avait du café chaud ou une jeune paysanne qu'à l'ennemi ! Cependant, en traversant un jeune bois, un des quatre hommes qui faisait partie de ma patrouille nous crie : « attention, un boche se sauve de votre côté ! » En même temps, nous voyons venir le « boche en question » : c'était un gros sanglier ! Aussitôt aperçu, aussitôt tiré ! Mes patrouilleurs l'avaient visé au juger, dans le fourré de ronces qu'il traversait. Inutile de vous préciser qu'ils ne l'ont pas tué puisque nous n'avions que des cartouches à blanc ! Mais après, nous avons mis la baïonnette au canon et nous sommes partis à sa poursuite. Le gaillard devait être déjà bien loin !

Nous devons maintenant rejoindre notre compagnie et lui rendre compte de tous les renseignements que nous avons pu obtenir sur l'ennemi. Mais quel ennemi ? Nous devons trouver aussi une excuse à-peu-près honnête pour expliquer les coups de fusil qu'ils avaient du entendre ... Nous avons encore huit kilomètres à faire pour arriver à Flaget où nous devons coucher. Comme nous avons de l'appétit, nous avons profité de notre petite liberté pour passer par Noidans-le-Ferreux afin d'y trouver notre nécessaire. Nous ne sommes arrivés à Flaget qu'à neuf heures du soir. La compagnie était cantonnée dans dix granges différentes; nous avons regagné notre escouade. Le lendemain, le capitaine a oublié de nous questionner et nous avons donc échappé, tous les cinq, à une légère punition.

Comme nous devons partir au front le 10 mars 1915 et que c'était impossible de partir en permission, j'ai fait venir ma mère à Langres, le dimanche 7 mars : je ne l'avais pas vue depuis le 16 décembre 1914 ! Vous pouvez imaginer comme j'étais heureux de passer une journée avec elle ! Je l'ai reconduite à la gare où je l'ai quittée les larmes aux yeux, à cinq heures du soir.

Le lendemain 8 mars, il arrive un ordre ministériel aux troisième, cinquième, dixième, quinzième, vingt et unième et trente et unième bataillons de chasseurs à pied : ils avaient à fournir chacun deux cent cinquante hommes pour former le 121<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs. J'ai eu l'honneur d'être versé dans ce nouveau bataillon qui ne devait partir au front que le 7 avril 1915.

Pour comble de bonheur, puisque je dois appeler cela un bonheur, le 31 mars, je me suis fracturé la jambe gauche en jouant avec mes camarades. Me voilà conduit à l'hôpital auxiliaire numéro trois où j'ai reçu tant de bons soins, par de bonnes infirmières qui nous aimaient et nous gâtaient ... Je suis resté vingt cinq jours sans descendre du lit. Ma jambe était dans un appareil en plâtre. Quand j'ai pu me lever, on m'a supprimé le plâtre et j'avais droit à des petits massages deux fois par jour : là, j'étais heureux ! Je faisais la partie de dames ou de cartes avec les autres malades et nous nous racontions des petites histoires ... Je suis resté deux mois et demi dans cet hôpital et je suis parti ensuite aux "eaux" à l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains. Alors là, c'était les bains qui me plaisaient. Je m'y suis appris à nager. L'eau était chaude et salée tout en étant naturelle.

De Bourbonne, je n'étais plus qu'à trente trois kilomètres de chez moi, ce qui me permettait de venir passer les dimanches dans ma famille. Après un mois de traitement thermal et de mécanothérapie, j'ai même obtenu une permission de cinq jours juste avant de rentrer au dépôt, qui est maintenant devenu le troisième bataillon de chasseurs à pied de Langres. Pendant mon séjour à l'hôpital, mon jeune frère de la classe 1916 a été à son tour appelé sous les drapeaux, à Langres aussi, au dixième bataillon de chasseurs à pied. Il ignorait autant que moi qu'un accident pouvait procurer du bonheur, celui de nous retrouver ensemble dans la même ville !

Nous sommes maintenant au 15 août 1915, jour de la fête de mon pays. Je viens d'y passer quinze jours de permission agricole. Ma jambe n'est pas entièrement guérie, je souffre encore souvent.

Par conséquent, je serai maintenu au dépôt encore quelque temps, avant de partir venger un de mes frères qui est blessé et un autre encore qui est prisonnier depuis le 16 juin 1915. De temps-à-autre, j'apprends, avec regret, que certains de mes camarades sont tués ou blessés. Ainsi, sur dix sept que nous étions à l'escouade cet hiver, il n'en reste plus que deux indemnes et encore, ils ne sont pas quittes ... ils sont tous les deux dans les tranchées du Nord.

Le 28 septembre 1915, on m'envoie en équipe agricole à Trésaucey, dans le canton de Gray en Haute-Saône, pour aider des cultivateurs à faire les semailles. J'aurais été si heureux de faire la même chose chez mes parents où j'aurais été bien utile !

Le 1er octobre, ma mission étant terminée, je rentre au dépôt pour y passer une visite médicale. Le major me reconnaît apte à faire campagne. Je suis susceptible de partir bientôt retrouver mes camarades dans les tranchées.

Le 19 novembre 1915, on me verse dans une équipe de mitrailleurs pour partir immédiatement au centre d'instruction de Chaumont. Je m'y trouve assez bien. Je suis dans des casernes neuves tout près du champ d'aviation. C'est intéressant de voir partir ou atterrir des avions tous les jours. Il y a un peu de neige et malgré le froid, ils partent : le devoir les appelle, souvent du côté de la frontière ! Ils partent cinq ou six à la fois, comme des bolides à travers les airs ! Ils font quelques tours en planant au-dessus de notre caserne comme pour nous saluer avant de partir au danger. Puis, peu à peu, nous les voyons disparaître au loin, comme s'ils plongeaient dans l'infini.

Chaque jour, nous sommes formés à l'école de mitrailleurs. J'ai plaisir à découvrir le fonctionnement de cette arme merveilleuse qui peut tirer sept cents coups à la minute.

Le 8 décembre, alors que mon instruction était à la veille d'être terminée, je dois retourner à l'hôpital mixte de Chaumont. Une fois de plus, je devais abandonner mes camarades. J'avais un abcès au périnée qui a exigé trois semaines de traitement avant une guérison complète.

Le 29 décembre 1915, je rentre à mon dépôt de Langres avec huit jours d'exemption de service.

Le 9 janvier 1916, j'ai bénéficié d'une permission de six jours qui m'ont parus bien courts.

Le 31 janvier 1916, je pars quinze jours en permission agricole pour tailler aux vignes.

Le 23 février 1916, je pars enfin sur le front. On nous dirige d'abord à Gray, ensuite à Besançon où nous avons passé vingt heures. Le lendemain, on nous ramène à Gray où nous passons une journée ... le soir, nous partons pour Vaivre, Jussey, Blainville, Magnières et Rambervillers où nous descendons du train. Nous sommes venus retrouver le 121ème bataillon à Mont-sur-Meurthe où nous avons couché. Le lendemain, nous repartons pour Kananoville, nous y avons cantonné une nuit. Le 28 février 1916, nous repartons à Franconville et Lamath. Dans tous ces pays, les boches sont passés et ont, en partie, brûlé les villages. C'est surtout les églises qu'ils aiment bombarder !

Le 4 mars 1916, nous venons à Laneuveville-devant-Nancy où nous passons la nuit. Le lendemain, nous partons à Malzéville en dehors de Nancy.

Le 12 mars, nous partons de Malzéville pour nous rapprocher du front. Nous avons fait le voyage la nuit, à pied, par des chemins pleins de boue. C'était moins agréable que les parties de barque que j'avais pu faire la veille sur la Meurthe qui passait devant notre cantonnement à Malzéville. Il est environ vingt et une heures quand nous arrivons à Moivrons. La journée du 13 est calme, mais le surlendemain, six obus de 120 sont venus briser les vitres de notre cantonnement et ont fait de gros trous dans le jardin en face, là où se trouvait notre cuisine.

Le 15, le bombardement reprend, mais un peu en arrière de nous, sur le mont Saint Jean où nos grosses pièces ont répondu. Trois taubes viennent d'être bombardées violemment. Ils ont su se tenir à une grande hauteur et sont repartis sans avoir été atteints. Dans la soirée, dix obus de 150 sont tombés sur le village blessant quatre soldats. La nuit venue, je pars avec ma section aux tranchées en avant de Harraye-et-Han. Le 16 mars, nous passons la journée dans ce village où nous constatons que toutes les maisons ont souffert du bombardement. A midi, trois obus tombent encore sur ce village martyr : aucun

blessé cependant . Mais le soir, le bombardement reprend pendant un quart d'heure ; un artilleur est tué, deux autres sont blessés. Quelques obus arrivent encore sur le village le 17 mars. Heureusement que notre abri est confortable car les obus de 105 pénètrent aussi bien dans les caves qu'au rez-de-chaussée.

Pendant la nuit du 17 au 18, une rafale d'artillerie s'acharne sur Arraye pendant vingt minutes. Notre artillerie a répondu par une centaine de coups de canon.

Au matin du 18, encore des échanges de coups de canon et bombardement de deux taubes au-dessus de Moivrons.

Le 19, bombardement d'Arraye-et-Han et bataille d'aéros.

Le 20, calme relatif, nous sommes relevés des tranchées et venons quelques jours en repos à Moivrons.

Le 21, trois obus sur Moivrons : pas de blessés.

Le 22; trois obus sont tombés sur Moivrons.

Le 23, nous remontons aux tranchées entre Ajoncourt et Han, nous passons la nuit aux tranchées et la journée dans une cave à Arraye-et-Han.

Le 24, bombardement d'Arraye : un obus est tombé sur la maison où nous étions à l'abri dans la cave.

La nuit du 24 au 25 a été froide et obscure, alors nous lançons à chaque instant des fusées incandescentes pour éviter que l'ennemi vienne nous surprendre.

Le matin du 25, nous avons bombardé un aéro ennemi sans réussir à l'atteindre.

Le 26, c'est le calme presque complet.

Le 27, nous sommes relevés et allons en repos à Moivrons.

Le 28, bataille et bombardement d'aéros.

Le 29, nous remontons aux tranchées.

Le 30, nous changeons de position car l'ennemi peut se servir des renseignements obtenus par ses aviateurs. Nous nous installons dans une cave aménagée avec un créneau pour recevoir l'ennemi à coups de mitrailleuse (villa Jean Bouin). Le soir, bombardement d'Ajoncourt, bataille et bombardement d'aéros

Le 31, bataille d'aéros et lutte d'artillerie : 25 obus sont tombés sur le village que nous occupons, mais grâce à nos bons abris, il n'y a pas eu de blessés.

Le 1er avril, les aéros ennemis sont toujours au-dessus de nos lignes, ce sont des indices d'attaque prochaine.

Du 1er au 10 avril 1916, lutte assez vive d'artillerie, bombardements de villages et d'aéros. Nous avons quelques morts et des blessés

Le 11 avril, journée calme mais nuit très agitée : l'ennemi fait exploser deux mines dans nos réseaux de fils de fer en-avant d'Ajoncourt.

Le 12, canonnade très vive ; dans la nuit, nous sommes allés incendier la ferme de Fossieux entre les lignes allemandes.

(Les permissions qui étaient suspendues depuis 45 jours reprennent aujourd'hui ).

Le 13 avril, lutte d'artillerie et deux rafales sur Arraye.

Le 17, plusieurs rafales sur Arraye avec un blessé. La nuit suivante, un taube nous a lancé cinq bombes.

Le 18, canonnade des deux côtés. La nuit suivante, lors d'une patrouille, nous avons fait deux prisonniers.

Le 19 et le 20, rafales sur Arraye.

Le 20 au soir, nous partons en repos à Moivrons.

Le 21, un taube lance trois bombes sur la route de Jeandelaincourt et endommage une voiture de ravitaillement, mutile les chevaux et les conducteurs. Tout le reste du mois, il fait un temps superbe, alors l'aviation fait des reconnaissances de part et d'autre et la canonnade est continue sur les aviateurs. Deux d'entre eux ont été abattus près de Lunéville.

Le 30 avril 1916, pendant la nuit, nous changeons de domicile : nous allons six kilomètres en arrière, à Sivry. L'espionnage ennemi avait sans doute fonctionné car le soir même des obus de gros calibre venaient mettre le désordre dans nos rangs. Un éclat d'obus a frappé contre le mur entre mon chef de pièce et moi, nous n'avons eu que de la poussière de chaux plein la figure !

Le 1er mai 1916, repos complet à Sivry.

Le 2 mai, j'apprends avec une vive douleur la mort d'un de mes frères, en Alsace. Il fut tué d'une

balle et mort sans souffrances. Sa citation à l'ordre du jour ne suffit pas à me consoler. Je demande alors une permission exceptionnelle à notre commandant pour cas de force majeure qui m'est accordée. Je partirai donc demain 3 mai, pour six jours afin de tenter de faire paraître la peine moins grosse à ma mère. Arrivé chez moi le 5, je retrouve mon frère Germain qui est en convalescence pour un mois. Ma permission s'est écoulée tristement, je voyageais un peu pour me distraire. Et bientôt, ce fut le moment de repartir : ma pauvre mère eut bien mal au coeur.

Je suis de retour à Sivry, à mon bataillon, le 15 mai. Le soir même, nous sommes allés faire des tranchées à sept kilomètres, au col de Bratte.

Le 16, un aéro ennemi se trouve bombardé par notre 75, juste au-dessus de nous. L'audacieux aviateur boche a continué son vol pour accomplir sa mission : il s'agissait de jeter des bombes sur Faulx et Nancy. Et encore une nuit au col de Bratte à faire des tranchées ! Pendant la nuit, deux de nos avions sont allés jeter des bombes sur Metz. Les Allemands les ont bombardés mais nos aviateurs sont bien revenus.

Le 18 mai, canonnade sur les taubes comme chaque jour de beau temps.

La nuit du 18 au 19, continuation des tranchées au col de Bratte.

Le 20, bombardement de trois taubes. Une fois, j'ai cependant pu enregistrer un petit résultat : l'avion boche a rebroussé chemin aussitôt les premiers coups de canon tirés ! Il repartait en baissant un peu et son vol semblait lourd.

La nuit du 20 au 21 mai 1916, nous retournons à Arraye où nous étions précédemment pour relever le 114ème bataillon de chasseurs. En passant par Moivrons, nous apprenons que le village a encore été bombardé la veille. Six chevaux ont été tués et l'espion que je savais dans les environs, a été enfin arrêté : c'était un homme de Villers qui s'était rendu le premier à la ferme de Moivrons, celle qui a souffert du bombardement. Notre arrivée à Arraye est saluée par une rafale ? Or notre nuit de relève était prévue depuis huit jours et tout me laisse croire que notre espion avait eu le temps d'avertir nos ennemis !

Nous reprenons donc notre vie de tranchée. C'est tout-à-fait monotone tellement les jours sont réguliers. Cependant, il fait beau, c'est un avantage. Chacun de nous est occupé ou pour le service, ou pour sa distraction. Dans un coin à l'ombre, on peut voir quatre soldats jouer à la manille sur une toile de tente étendue sur l'herbe. A côté d'eux, un autre s'applique à limer une bague en aluminium d'obus boche. Plus loin, un autre frappe comme pour battre une faux sur un culot d'obus retourné qui lui sert d'enclume. Il a détaché soigneusement la ceinture en cuivre et c'est elle qu'il matte ainsi pour en faire un joli souvenir de guerre : soit un coupe-papier, un canif, ou bien encore une petite broche. Quelques-uns sont cependant inactifs, allongés sur l'herbe où ils se reposent ardemment : ils reviennent de permission après avoir passé deux jours et deux nuits de voyage en chemin de fer ! Eux sont ici, les voilà bien revenus, mais leur esprit est encore là-bas, là-bas chez eux, au milieu de leurs parents, frères et soeurs ... Ils se voient encore quitter la famille courageusement et résolument tandis que tous les embrassaient en pleurant à chaudes larmes ayant à l'idée que c'était peut-être les derniers baisers qu'ils avaient le bonheur de se prodiguer sincèrement. Hélas ! c'était trop vrai pour quelques-uns : je me souviens parfaitement, il y a trois semaines, d'un pauvre malheureux qui fut décapité par un obus de 105. Ce cher enfant d'à-peine 22 ans, était rentré de permission depuis une huitaine de jours.

Le 21 mai 1916, à 7 heures du matin, bataille d'aéros : l'adversaire avait un canon revolver qui atteignit notre biplan. Celui-ci fut contraint d'atterrir immédiatement dans nos lignes.

Malgré le temps magnifique, le calme règne, l'activité est réveillée de temps en temps par l'artillerie spéciale qui lutte contre l'aviation.

Que de belles journées perdues ! Comme on serait plus utile chez soi pour gagner sa propre vie ou soulager celle de ses parents, faire des petites économies ! Plutôt que de vivre en terre presque continuellement ... Que de situations se trouveront brisées par cette guerre ! Que de jeunes veuves qui pleureront vainement leur pauvre mari ! Que d'orphelins qui n'auront jamais connu leur papa ! C'est au vingtième siècle qu'il a fallu que nous venions pour que le monde si savant déploie sa force et son énergie à faire une guerre qui n'a jamais eu de rivale. Tout le savoir du peuple, toutes ses connaissances sont employées aujourd'hui à faire des canons de tous calibres jusqu'à celui de 420, des mitrailleuses qui

peuvent tirer 680 balles à la minute, des fusils mitrailleurs qui en tirent 180, des mitraillettes qui crachent la mort, des torpilles et des mines auxquelles rien ne résiste, des crapouillards et des bombes qui ne font que des victimes, des pétards et des grenades qui se lancent à la main. La seule chose qui puisse y parer est de placer du grillage, d'une hauteur suffisante, contre et en avant de la tranchée pour retenir un peu ceux-ci avant qu'ils n'éclatent. On place aussi, plus en avant, des fils de fer barbelés pour empêcher les fantassins de ramper trop près pendant la nuit pour lancer des projectiles.

La nuit du 21 au 22 mai 1916, les allemands ont envoyé environ 300 obus sur Létricourt croyant que c'était l'heure de la relève. Mais pour une fois, ils s'étaient trompés : la relève était faite, fort heureusement, 24 heures plus tôt. Il n'y eut que deux morts et quelques blessés, tous de la 5ème compagnie. Parmi les deux victimes qui reposent maintenant au cimetière de Jeandelaincourt se trouvait un de mes plus intimes camarades, le caporal Maraza. Le pauvre malheureux m'avait encore serré la main la veille avant de partir en position, nous nous étions souhaité bonne chance ! Hélas, il n'en a pas eu.

Le 22, bombardements multiples sur les aéros, sans résultat appréciable. Le soir, un obus est arrivé à 25 mètres de mon chantier de maçon, à Arraye. Nous commençons de construire un blockhaus en pierre, fer et ciment, dans une petite propriété d'agrément, sous de jolis sapins derrière un château. Sachant un peu maçonner, on m'a choisi avec deux autres dans mon cas, pour construire cet ouvrage confortable afin d'y placer nos mitrailleuses. Il sera très résistant avec des murs d'un mètre vingt d'épaisseur. Il est disposé de telle façon que le créneau rase le sol et pour qu'on domine parfaitement les environs, en particulier les endroits d'où l'ennemi pourrait essayer de venir nous surprendre. Au-dessus du blockhaus, nous construirons soigneusement une chambre d'éclatement : ainsi, un obus, même de gros calibre, qui arriverait juste sur ce petit fortin ne ferait que l'ébranler et ses occupants ne seraient même pas contusionnés.

Dans la journée du 23 mai, je suis allé à Jeandelaincourt avec trois camarades pour échanger des munitions que l'on prétendait de mauvaise qualité.

Le 24, quelques obus sur Ajoncourt.

Le 25, une quinzaine d'obus sur Moivrons.

Le 26, une rafale sur Arraye et bombardement d'Ajoncourt.

La nuit du 26 au 27, nous sommes relevés et à l'heure même de la relève, nous avons été attaqués en avant d'Ajoncourt par une forte patrouille allemande. Le 222ème régiment d'infanterie qui venait nous remplacer nous a aidé à faire 15 prisonniers et à repousser l'ennemi qui cherchait lui aussi à nous encercler. La relève se termine sans autres incidents. Nous partons à Sivry passer la journée du 27, dans un cantonnement voisin d'une maison brûlée récemment par le 114ème régiment de chasseurs alpin. Fusils, sacs, équipements, tout était resté dans les flammes.

Nous quittons Sivry le soir même à 8 heures pour nous diriger vers Nancy, à la ferme Saint-Jacques (vingt six kilomètres) où nous arrivons à trois heures du matin, complètement exténués. Heureusement qu'en qualité de mitrailleur, je ne porte pas le sac ! J'aurais été obligé de faire comme environ deux cents autres qui sont restés en chemin. Tout le long de la route, le lendemain, il en restait encore, complètement engourdis sur l'herbe. Je crois même qu'en raison de cette pénible marche forcée, nous resterons ici plusieurs jours au repos complet. La ferme Saint-Jacques est très vaste, nous sommes deux compagnies dans les hébergements. C'était une grande exploitation, mais comme trop d'autres, elle était entièrement négligée depuis la guerre.

Le 1er juin 1916, nous partons à Marron et à Sexey-aux-forges : vingt kilomètres à pied, pour un jour d'Ascension, c'est fatigant ! Le lendemain, nous poursuivons notre route avec une étape de vingt-cinq kilomètres. Nous arrivons péniblement encore à Vitrey. Cependant, en passant dans les villages de Meurthe-et-Moselle, les civils nous présentaient du vin dans des seaux pour que chacun y puise avec son quart, tout en restant au pas cadencé ! Les officiers nous interdisaient d'en accepter. Arrivés dans notre nouveau cantonnement, toute la compagnie devait loger dans un mauvais grenier. A tel point que nous avons formé le bivouac dans un pré voisin pour y dormir. De plus, notre nourriture est très mauvaise

depuis trois semaines : nous ne mangeons que des lentilles, des harengs et de la morue.

Le 3, nous allons à Haroué et à Affracourt en passant par Vézelize où nous avons défilé devant le colonel Sucebielle, commandant notre brigade. La fatigue était telle que nous n'avons réussi entièrement aucun mouvement de parade. Sans doute pour nous reposer, on nous a fait faire de l'école de section. Je préfère cependant ces marches fatigantes au séjour dans les tranchées, car même si les nuits sont courtes, elles sont bonnes : on a de la paille pour se coucher et le droit d'enlever son équipage. Durant la nuit, tout en rêvant des bombardements qui m'étaient devenus coutumiers, je passais souvent ma main derrière mon dos comme pour détourner la cartouchière qui avait l'habitude de me gêner aux tranchées dans le petit blockhaus où nous reposions à tour de rôle.

Le 6 juin, nous touchons des vivres de chemin de fer et de débarquement, on nous complète nos autres vivres de réserve et nos cartouches : sans doute allons nous partir dans un autre secteur. Nous avons également revue de masque anti-asphyxiant. Peut-être aurons-nous à nous en servir au cours de la prochaine attaque ? Je ne pense pas que nous utiliserons ce genre de machines à injecter les vignes, les appareils Vermorel, qui sont envoyés à chaque secteur pour arroser l'intérieur des abris de toutes sortes. A mon avis, s'il y a lieu de mouiller l'intérieur d'un blockhaus pour éviter les gaz asphyxiants, dans la précipitation et l'affolement, il sera plus simple et plus rapide de jeter de l'eau avec une boîte de conserve ou une vieille louche ou tout autre récipient se situant à proximité que de faire la fantaisie réglementaire d'arroser avec un tel appareil. L'utilité de ce système est plus théorique que pratique. Je pense que si l'armée et le gouvernement ont adopté cette invention, c'est que ceux qui en ont proposé l'utilisation aux tranchées avaient intérêt à ce que le magasin de Vermorel se vide. On parle de "la guerre d'usure", en effet, il y a du gaspillage partout. Un jour en prêchant, notre aumônier nous a dit que la France ne pourrait être victorieuse qu'après avoir expié ses fautes, (entendons-nous, ici la France n'est pas ses combattants mais ses gouvernants). Comme elle en commet toujours, il n'y a guère à espérer.

Le 7, nous quittons Affracourt à une heure du matin pour embarquer à Vézelize en passant par Tantonville. Nous quittons Vézelize à huit heures et sommes dirigés d'abord sur Toul. Nous étions quarante-deux et quatre mitrailleuses dans un wagon de bestiaux, sur un peu de vieille paille remplie de poux. Nous arrivons à Ligny (Meuse) où nous débarquons par une pluie battante, nous cantonnerons à Givoval.

Le 9 juin 1916, nous allons à Velaines en passant par Ligny-en-Barrois. Les environs sont assez jolis, la terre semble fertile. C'est une longue plaine où passent le canal, la route et la voie ferrée. Les villages ne sont pas loin les uns des autres. Cette plaine est limitée en largeur par des coteaux rapides et garnis de vignes, appuyés contre les premiers hauts de Meuse.

Le 11, nous parcourons 28 kilomètres en nous rapprochant de Verdun, là où l'on se bat si fort depuis plus de cent jours. Toutes les divisions françaises devront prendre part à la défense de cette ville car les allemands la veulent au prix de tous les sacrifices possibles et supportables. Nous sommes toujours dans la Meuse, à Condé-en-Barrois, et nous entendons déjà le roulement du canon. Nous avons ici la garde provisoire de douze Allemands faits prisonniers depuis quelques jours par ceux que nous allons bientôt remplacer.

Le 12 juin, des chemins indirects nous conduisent à Erize-la-Petite. Il ne fallait pas gêner la formidable circulation des vingt-deux mille camions automobiles qui transportent les munitions, le ravitaillement et les troupes nouvelles de Bar-le-Duc à Verdun, jour et nuit. Nous devons même, pendant notre petit séjour ici, assurer une garde afin que personne ne passe ou ne stationne sur cette route. Ça ralentirait la marche de tous ces convois sanitaires et autres. On voit passer des ambulances anglaises et américaines. La pluie tombe, mais rien ne les arrête, le mouvement est permanent de jour comme de nuit.

Le 13, nous venons à Nixéville en passant à Saint-André, Deuxnouds et Ippécourt. Les Allemands sont passés dans ces villages en septembre 1914 : on voit, et on verra toujours, leurs traces

sans compter les tombes des morts le long des routes. Dans certains villages, tel que Saint-André, il ne reste que le nom ! A Ippécourt, un cimetière militaire contient déjà deux mille morts environ, chiffre qui grossit chaque jour avec les nouveaux cadavres qui sont enfouis dans les grandes fosses qui sont préparées. Nous ne sommes plus qu'à douze kilomètres de Verdun, le canon tonne sans cesse un peu sur la gauche, c'est quelque chose de foudroyant. Le 70ème régiment d'infanterie descend des tranchées : il n'y est resté que quatre jours qui ont suffi pour perdre 600 hommes.

Le 15 juin 1916, nous venons à Verdun même. Nous y avons rencontré des prisonniers conduits à l'arrière par des gendarmes. Nous arrivons à la Citadelle de Verdun où nous déplorons deux tués et deux blessés avant d'être installés. Le bombardement est continu et très violent. Tout près de nous, un train blindé crache de gros obus pour répondre au bombardement allemand. Et encore deux nouveaux tués et deux blessés en soirée. Verdun est totalement évacué, il ne reste plus que les autorités chargées de l'administration de la ville. Elles sont à l'abri dans la Citadelle et sont ravitaillées par l'armée.

La nuit du 15 au 16, bombardement formidable de part et d'autre.

Le 16, le bombardement continue très violemment; quelques obus arrivent sur les casernes et la Citadelle. Nous avons un mort et cinq blessés.

Le 17, je vais reconnaître le chemin pour monter aux lignes. En longeant la ville de Verdun, j'ai pu constater le désastre que provoquent les bombardements. Les habitants n'ont eu que le temps de fuir sans pouvoir emporter la moindre chose. Le faubourg pavé n'a pas trop souffert du bombardement, mais d'autres quartiers sont écroulés et incendiés. Un poste de gendarmerie assure la garde de la ville pour éviter le pillage par les soldats qui sont cantonnés dans les environs.

Le 18, un nouveau tué et deux blessés par des obus qu'un train blindé nous envoie depuis les environs du Fort-de-Vaux. Comme il fait beau, les avions font de nombreuses reconnaissances. Hier, j'ai vu abattre un taube par un de nos aviateurs. Aujourd'hui encore, les attaques aériennes sont multiples. Je crains que la journée ne se passe sans qu'il y ait encore des "descendus". Le bombardement aérien aussi intense que le bombardement terrestre forment un roulement continu qui ressemble à un tremblement de terre. Hier soir, du haut des fortifications, j'ai pu admirer le tir de nos batteries : c'était merveilleux de voir jaillir autant de flammes comme pour lancer des obus au ciel et d'entendre en même temps les éclatements, au loin, dans les lignes ennemies ! Les Allemands tiraient bien aussi mais ce n'était que l'ombre de notre bombardement.

Je crois que nous irons prendre position ce soir pour remplacer le 114ème régiment de chasseurs qui a attaqué hier près de la ferme de Thiaumont, à neuf heures du matin. Il a avancé de 700 mètres, pris deux lignes de tranchées ennemies et fait prisonniers les deux cents occupants.

Le 18, plusieurs blessés et un mort. de nombreuses reconnaissances ennemies par avion sont troublées par le tir de notre 75 sur les taubes. Soudain, nos biplans partent au devant des adversaires comme pour les manger et on entend bientôt le bruit des mitrailleuses ou des canons revolver qui sont les meilleures armes de défense.

Le 19, comme tous les autres jours, le bombardement est continu. Le temps est magnifique et les aéros planent dans tous les sens. Ils sillonnent l'air de façon convenue avec nos observateurs qui sont dans une nacelle suspendue par une saucisse (ballon observateur). Ceux-ci téléphonent immédiatement à notre artillerie dès qu'ils savent où se situe l'ennemi et dès qu'ils ont de nouveaux objectifs. Nous sommes toujours indécis et chaque soir, nous attendons de monter en première ligne.

Le 20, grand bombardement de toutes parts et batailles d'avions.

Le 21, idem.

La nuit du 21 au 22, les Allemands ont essayé quatre fois de sortir de leurs trous mais notre feu nourri de mitrailleuses, de grenades et de mitraillettes les en a empêchés.

Le 21, à neuf heures du soir, nous partons prendre position à la cote 321, cote du poivre, surnommée "ravin de la mort". A minuit, nous étions encore à deux kilomètres des lignes quand nous avons été pris sous des feux de barrage. On commençait à sentir l'odeur désagréable des morts qui n'ont pu être enterrés et de tous ceux qui sont sortis de terre par les éclats d'obus. C'est donc ici que commence le champ

de bataille : oh ! quelle horreur ! quelle désolation ! Le terrain est complètement retourné par les obus,



les trous se touchent, il n'y a plus de tranchées ni de boyaux. Chacun se faufile comme il peut, d'un trou à l'autre, avec sa charge de munitions. Il faut s'aplatir sans arrêt car les Allemands ne sont pas loin de nous et ils pourraient nous apercevoir en lançant leurs fusées éclairantes.

Au moment où j'écris, nous sommes le 22 juin à six heures et demie du soir, je suis couché au fond d'un trou d'obus, comme mes camarades d'ailleurs, à quelques mètres de la pièce. Le moment n'est guère propice pour écrire ! Le bombardement est si violent, le danger est si grand que je tiens essentiellement à ce que mes dernières impressions soient écrites au cas où un obus viendrait brutalement m'enlever la tête. C'est au moins un par seconde qui s'échange dans notre secteur actuellement, sur un rayon de huit cent mètres de large. J'entends des blessés se plaindre, les brancardiers sont en train de les ranger dans un gros trou pour qu'ils puissent attendre la nuit et être transportés au poste de secours. J'ai de la peine à écrire lisiblement tellement la terre tremble constamment à cause des éclatements successifs.

Quel désastre : des obus formidables saccagent tout ; ni les arbres, ni les maisons, rien ne résiste ! Il n'y a ici que des gros trous, touche à touche. Un gros éclat m'a touché le poignet droit tout-à-l'heure : il n'avait plus la force de supporter le poids de ma main qui s'est endormie un instant. Dans ce sifflement continu, on prête l'oreille pour distinguer la direction mais les éclatements sont si nombreux en même temps, qu'il est impossible de le savoir. On se recroqueville sans cesse pour se garantir un peu contre les pierres, la terre et les éclats qui retombent. Et quelle soif ! Si seulement nous avions de l'eau pour apaiser notre fièvre ! Je donnerais volontiers cinq francs pour en avoir un litre.

Je reprends où j'en étais. Je suis blessé et à l'hôpital d'évacuation de Revigny. Le 22 à la nuit venue, malgré le bombardement de plus en plus terrible, j'ai été envoyé avec cinq de mes camarades, chercher nos vivres à deux kilomètres environ vers l'arrière. Par un phénomène inexplicable, nous sommes arrivés à l'endroit du rendez-vous ravitaillement sans qu'aucun d'entre nous soit touché, mis à part la terre qui nous retombait dessus comme de la grêle. Les obus sont si gros qu'ils font des trous comme des mines : ce sont donc des voitures de terre mélangée à des éclats d'obus qui jaillissent d'en haut comme d'un volcan, chaque fois qu'un de ces monstres arrive. Nous étions donc sains et saufs, à l'endroit fixé, à minuit. Et voilà qu'un tir de barrage d'une violence extrême, avec des obus lacrymogènes a empêché nos muletiers d'approcher pour s'acquitter de leur mission. Heureusement que nous possédions nos masques anti-asphyxiants. Nous les avons vite placés et ils nous ont sauvé la vie. Une fois de plus, nous avons essuyé la mort !

Le 23 à deux heures du matin, lassés d'attendre nos ravitailleurs et du réconfortant, nous décidons de remonter en première ligne sans même un bidon d'eau qui aurait été si précieux pour nos camarades et pour nous-mêmes. A l'aube, nous arrivions à quelques centaines de mètres de notre compagnie quand des Allemands nous ont aperçus et n'ont pas oublié de nous mitrailler. Nous avons été obligés de rester sur place, dans un trou d'obus aménagé pour servir d'abri. De là, nous entendions la formidable attaque qui se déclenchait juste en face de notre bataillon. L'activité était encore plus intense sur les flancs de notre division qui occupait toute la cote 321. La lutte a continué toute la journée, pied à pied. Nous n'arrivions pas à situer exactement les nouvelles lignes allemandes, quand, vers deux heures du tantôt, le 10ème chasseurs à pied allemand nous a fait prisonniers. Juste au moment où ces furieux boches nous obligeaient à partir dans leurs lignes, une balle de mitrailleuse me pique à la cuisse droite : je ne pouvais pas aller plus loin, il me fallut donc laisser mes cinq camarades aux mains de nos ennemis. Moi, je l'étais également, mais comme je ne pouvais pas marcher, je me suis traîné me mettre en sécurité dans le trou d'où les boches nous avaient fait sortir. Là, à côté d'eux, j'ai fait mon pansement tout seul. Je les ai vus mettre en batterie une mitrailleuse, à dix mètres de moi. Cette pièce a tiré sur les nôtres tant qu'elle a eu des munitions. Vers seize heures, le 114ème régiment de chasseurs français avait décidé de repousser les assaillants. Notre 75 également s'est mis à cracher d'une façon furieuse, les obus éclataient en quantité, tout près de moi et m'ont recouvert de terre. Je n'ai plus bougé tant que la nuit noire n'a pas été là. Je prêtais l'oreille et j'entendais crier et se plaindre les allemands mutilés. Je comprenais également la voix des français qui, eux aussi, demandaient plaintivement les brancardiers. C'est vers dix heures du soir que j'ai commencé à me traîner dans la direction que je croyais être la nôtre, avec beaucoup d'hésitations car six heures plus tôt les boches y étaient nombreux. Je suis alors arrivé vers un

autre blessé, presque le même cas que moi, qui m'a orienté et m'a donné bon espoir en me disant qu'une vingtaine de français étaient passés vers lui peu de temps auparavant. Encore une centaine de mètres et je trouve enfin un poste de secours un peu à l'abri, mais bien démuné. Je demandai aussitôt de l'eau, il n'y en avait pas. Tous les autres blessés en demandaient aussi : on aurait dit que ça n'existait plus ! La bataille se poursuivait à notre avantage, mais avant de battre en retraite, les Allemands se sont servis à nouveau de gaz asphyxiants. Nos défenseurs ont mis aussitôt leur masque mais, cette fois, la nappe était si forte et si épaisse que beaucoup n'ont pas pu résister et ont péri.

Je passe donc la journée de ce 24 juin dans ce poste de secours. A chaque instant, de nouveaux blessés arrivaient. Les brancardiers, quoique très courageux, n'arrivaient pas à emporter les mutilés au poste divisionnaire situé à environ mille deux cent mètres. J'ai vu mourir là de nombreux camarades trop sévèrement blessés. Beaucoup souffraient aussi d'intoxication due aux obus lacrymogènes. Devant une nappe de gaz asphyxiant aussi épaisse, tous les coeurs cessent de battre.

La nuit du 24 au 25, mon tour arrive enfin et je suis emporté par des brancardiers dévoués sous un tir de barrage épouvantable. L'un de mes brancardiers a été blessé par une balle d'obus, alors qu'il portait le quart de mon poids sur son épaule. Le cheval du capitaine a été tué. Tout le long et de chaque côté du chemin brisé où nous passions, les blessés gisaient sur le sol. Les cadavres laissaient échapper une odeur répugnante et terrifiante. Nous avions tous des têtes de mort, les joues maigres, pâles, noircies par la fumée des obus, les yeux enfoncés et égarés. On lisait l'un sur l'autre le découragement et la lassitude, en même temps qu'un complet désespoir. Malgré notre appétit dévorant et notre fièvre de cheval, nous n'avions rien mangé et rien bu depuis quatre jours. Quand je suis arrivé au poste divisionnaire, ils m'ont offert un morceau de sucre imbibé d'alcool de menthe : oh! comme ça m'a ranimé ! Afin de remercier les courageux brancardiers qui m'avaient aidé à m'en sortir, je leur ai donné cinq francs pour le grand service rendu. Enfin, une auto américaine arrive pour transporter les blessés. Malheureusement, il n'y avait pas de place pour tous et chacun suppliait pour qu'on le charge tout de suite. Les plus souffrants sont partis les premiers. J'ai dû attendre encore quelques heures. Une autre est arrivée un peu avant l'aube et, cette fois, ce fut mon tour. A toute vitesse, j'étais conduit à Verdun, traversant des trous d'obus sur la route, passant sur des branches d'arbres, sur des roues de voitures, des jambes de chevaux, etc... La route n'était pas praticable mais en de telles circonstances, tous les convois de ravitaillement, de renfort et munitions, de blessés, se croisaient au grand trot.

On a dit que la bataille de Charlerois était sanglante, que celle de la Marne était bien triste, celle de Notre Dame de Lorette terrible, que celle du linge était abominable, celle de Champagne épouvantable... Eh bien! celle de Verdun est aussi effrayante et formidable que toutes les autres ensemble ! Je reprends toujours ce terme "formidable" car c'est naturellement celui qui correspond le mieux à la réalité, sans toutefois contenir tout ce qui se passe, c'est bien au-dessus de l'imaginable.

Donc le 26 juin, à six heures du matin, je suis à Verdun où on me change mon pansement du 22. On me donne à boire un peu d'eau, mais très modérément. Ensuite, une auto anglaise me conduit à l'ambulance à Balécourt. Là, j'ai mangé voracement un petit repas avec un verre de café : je me sentais revivre ! Quoique juste hors de portée du canon, j'aurais voulu être déjà là où on ne l'entendait pas. Ce tableau horrible paraissait toujours devant mes yeux. A midi, on m'emporte en train sanitaire à l'hôpital d'évacuation de Revigny. Nous y sommes triés : ceux qui étaient sérieusement blessés seraient opérés là, tout de suite, ceux qui n'avaient qu'une blessure légère étaient conservés également dans la zone des armées et enfin, ma catégorie qui pouvait supporter un long voyage, a été évacuée sur l'arrière.

Je pars de Revigny pendant la nuit du 26 au 27 juin pour Saint-Etienne (Loire) où j'arrive à cinq heures du matin. Je pourrais plutôt dire Nous car je n'étais pas seul, nous étions trois cent soixante. Notre long voyage s'est effectué dans de bonnes conditions. Nous étions très bien soignés et très bien ravitaillés. Dans les gares, on nous rendait les honneurs par toutes sortes de marques de sympathie. Les militaires de garde nous présentaient les armes. A Saint-Etienne, comme partout ailleurs à l'exception de Thiaumont, le service sanitaire est très bien organisé. Le tramway électrique nous a conduit de la gare à l'hôpital. Il ressemble aux trains sanitaires avec des lits et des canapés. A notre arrivée à l'hôpital, tout le monde s'empresse autour de nous pour porter secours et pour satisfaire les besoins et les volontés de chacun. Il s'agit de l'hôpital temporaire numéro treize installé dans un lycée de jeunes filles. Les salles

sont d'une grande propreté comme dans tous les hôpitaux où je suis déjà passé. A chaque instant, l'infirmière vient s'intéresser à nous, nous demander si on se sent bien ou si on a besoin de quelque chose. Elle nous fait cadeau de paquets de cigarettes, de gâteaux, d'oeufs, d'oranges, etc ... Cela me rappelle les beaux jours que j'ai passés à l'hôpital auxiliaire numéro trois à Langres en 1915. On est choyé, bercé, gâté, adoré ... on nous appelle « les héros défenseurs de Verdun ». Cependant, nous ne sommes plus à plaindre car le moment pénible est passé. Là-bas, nous croyions ne jamais en sortir vivant, voyant à chaque instant cinq ou six camarades enterrés vivants ou à demi par un gros obus qui déterrait les cadavres et commotionnait les hommes des environs. Cet horrible spectacle qui devrait faire pâlir le soleil paraîtra devant mes yeux toute ma vie.

Quand aurais-je des nouvelles de mes camarades ? Ils sont tous aux mains de l'ennemi et dans quelles conditions ? Je l'ignore. Quels sont les morts ? Quels sont les blessés ? ...

Saint-Etienne est une ville très industrielle, de 150 000 habitants. A l'hôpital, je suis très bien soigné. Le médecin major m'a ordonné un régime spécial craignant que la balle ait perforé ou bien froissé l'intestin. Mais je sens bien qu'il n'en est rien : mon organisme de digestion tout comme celui de respiration fonctionnent à merveille. J'espère pouvoir me lever dans une quinzaine de jours et être rétabli dans deux mois. Mes autres blessures par éclat d'obus sont insignifiantes, seule est à craindre une surdité de l'oreille droite mais le docteur prétend que ce ne sera que momentané.

Voyant affluer ici les bonnes choses, je ne peux m'empêcher de penser à Thiaumont : c'était le 22 juin 1916. J'avais exposé mon casque et ma boîte à masque au cours d'une petite pluie pour essayer de recueillir quelques gouttes d'eau pour amoindrir ma fièvre. Mais le nuage devait être trop petit, le peu d'eau qui est tombé n'a fait que mouiller l'intérieur de mes deux ustensiles. Je n'ai pas pu profiter de cette eau tombée du ciel ! J'ai vu l'un de mes camarades s'abaisser davantage encore : sa fièvre était si grande qu'il n'a pas hésité à puiser dans un formidable trou de torpille contenant de l'eau bien sale et infectée par les cadavres qu'on avait traînés là. Il en a bu quelques gorgées. Sur le moment, cela me paraissait presque naturel. Et maintenant que j'ai l'esprit bien reposé, j'éprouve un sentiment de dégoût qui me soulève le coeur. C'est désastreux de tomber à un point si bas ! Je me rends bien compte à présent que nous n'étions plus maîtres de nous-mêmes. Enivrés par le goût de la poudre brûlée, abrutis par le bruit de cet enfer, abattus par la faim et la faiblesse, nous avons tous une physionomie cadavérique. Entendre gémir des camarades, les entendre nous supplier de les finir de tuer ... l'un ayant la jambe brisée, l'autre se tenant le ventre d'où coulait le sang et passaient les boyaux ... La cruauté de Thiaumont est inimaginable ! Combien de fois pendant ces deux jours des 22 et 23 juin 1916, j'ai pensé aux paroles de ma pauvre mère sanglotant à la gare de Corre. C'était le 14 mai, elle m'embrassait tendrement en pleurant à chaudes larmes, me recommandait la prudence (c'était, je l'avoue, un sage conseil) en ajoutant : « Mon enfant, reviendras-tu ? » Je ne pouvais que la faire espérer, moi-même j'ignorais quel serait mon sort, tout en ayant le sentiment que je ne serais que blessé. Enfin, je suis sauvé. Je crois avoir été protégé divinement car je suis sorti d'un enfer où sont restés des centaines de mes camarades.

D'autre part, la balle qui m'a traversé la cuisse est passée dans l'endroit le moins sensible de la région, en évitant, tout en frôlant, l'intestin, les os, les nerfs et d'autres organes encore plus précieux ! Quelques centimètres plus haut auraient entraîné la mort après de terribles souffrances. Je suis heureux d'être sauvé non seulement pour moi-même, mais surtout pour ma pauvre mère. Elle a déjà suffisamment de peine et de chagrin d'avoir perdu notre grand Louis ! Elle est intriguée constamment en sentant mon frère Joseph en captivité ! Et elle pense aussi à tous les autres qui sont au front ou dans les hôpitaux (comme moi) à travers toute la France.

Pour un enfant, la mort au champ de bataille est jolie et héroïque. C'est seulement, pour lui, un avenir brisé, un ménage ou une famille qui n'existeront pas. Mais pour les parents, c'est un deuil éternel, un regret sincère et perpétuel qu'aucune parole ne peut adoucir, qu'aucun temps ne peut faire oublier ! Les enfants sont, pour une mère, ce qu'elle a de plus cher au monde. Tout comme les enfants ne sauraient être heureux sans une mère qui se dévoue toujours pour satisfaire leurs désirs ! Au champ de bataille, j'ai vu mourir beaucoup d'hommes. Eh-bien, ceux qui se voyaient quitter la terre exprimaient

toujours cet attachement : « et ma mère... ma mère... » Les plus âgés demandaient parfois leur femme ou leur fille. Je revois toujours ce gros chasseur à pied avec sa grande barbe noire, qui avait les deux jambes coupées par un obus, ainsi que de nombreuses autres blessures à travers le corps. Il était presque déshabillé et crépi de sang. Ce brave malheureux réclamait sa petite Pauline avant de mourir. Il parlait seul en croyant s'adresser à elle : « Pauline, embrasse ton papa, tu ne l'aimes donc plus ? ». Je frémissais de l'entendre ainsi gémir, mais il m'était impossible de lui fournir sa fille qu'il semblait adorer.

Nous sommes aujourd'hui au 5 juillet, ma blessure à la cuisse est déjà en bonne voie de guérison, les autres ne sont plus que souvenir, il ne me reste qu'une demi-surdité à l'oreille droite qui me semble s'améliorer de jour en jour. J'espère me lever bientôt, d'ici quelques jours et je serai heureux aussitôt que je pourrai marcher. J'irai visiter la ville et ses environs, sans oublier la manufacture française. Saint-Etienne est d'une grande importance industrielle, surtout à cause de ses mines de charbon, beaucoup d'ouvriers y sont mobilisés. L'hôpital où je suis est un lycée de filles transformé par la croix rouge. Le tramway électrique passe devant et se faufile entre des maisons de quatre ou cinq étages.

Ça y est ! Le 12 juillet 1916, je me lève pour la première fois ! Je suis un peu faible mais je ne tarderai pas à prendre des forces vu que je peux m'appuyer sur la jambe blessée pour marcher un peu.

Le 25, la plaie est guérie. On me présente à la commission médicale afin de m'octroyer une convalescence. Malheureusement, la plaie s'étant refermée trop vite, un abcès s'est formé à côté et, pour cette raison, on me renvoie à l'hôpital. Mais, comme le 2 août nous évacuons l'hôpital, les blessés seront répartis dans les différents hôpitaux de la ville et de la région. Je suis envoyé à Saint-Chamont ( quinze kilomètres de Saint-Etienne ), à l'hôpital trente quatre. Saint Chamont contenait quinze mille âmes avant la guerre, sa population a doublé à cause de ses usines qui ont été transformées en usines de guerre.

Je suis en convalescence pour un mois le 23 août 1916. Ensuite, je vais me rendre à Montluçon, au dépôt du 121ème régiment d'infanterie où j'étais envoyé par erreur. J'en ai profité pour passer deux jours dans notre capitale. Je ne suis resté que vingt quatre heures à Montluçon avant de retourner à mon dépôt respectif à Langres, en passant par Besançon pour voir un de mes frères au quatrième régiment d'artillerie.

Le 8 octobre 1916, j'ai droit à une permission agricole de quinze jours.

Le 25, on m'envoie huit jours en mission agricole à Pierrefaite (Haute-Marne) chez une jeune femme dont le mari est prisonnier.

Le 4 novembre, je suis renvoyé en mission agricole à Fresnes-sur-Apance, pour trois jours seulement.

Le 18 novembre, je vais quinze jours en permission agricole, ce qui m'aura fait un total de cent cinquante cinq jours de permission pendant cette longue période de « ma » guerre...